

EUGÈNE GREEN

**La communauté
universelle**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

LA PAROLE BAROQUE, *essai* (Desclée de Brouwer, 2001)

PRÉSENCES, *essai sur la Nature du cinéma* (Desclée de Brouwer / Cahiers du cinéma, 2003)

LA RUE DES CANETTES, *cinq contes* (Desclée de Brouwer, 2003)

LE PRÉSENT DE LA PAROLE, précédé de LES LIEUX COMMUNS, *poèmes* (Melville / Léo Scheer, 2004)

LA RECONSTRUCTION, *roman* (Actes Sud, 2008 ; prix Edmée de La Rochefoucauld, 2009)

POÉTIQUE DU CINÉMATOGRAPHE, *notes* (Actes Sud, 2009)

LA BATAILLE DE RONCEVAUX, *roman* (Gallimard, 2009)

LA RELIGIEUSE PORTUGAISE, *scénario* (Diabase, 2010)

LA COMMUNAUTÉ UNIVERSELLE

EUGÈNE GREEN

LA COMMUNAUTÉ
UNIVERSELLE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Le Père céleste est vraiment mon Père, car je suis son fils, et j'ai de lui tout ce que j'ai, et je suis le Fils lui-même, et non un autre. Et le Père n'opérant rien qu'une seule œuvre, voilà pourquoi Il m'engendre en tant que son fils unique... De la même manière que, dans le sacrement, le pain est transformé en corps de Notre-Seigneur : si nombreux que soient les pains, il n'y a pourtant qu'un seul et même Corps.

MAÎTRE ECKHART
Traduction d'Alain de Libera

PROLOGUE

VENDREDI

Depuis l'entrée d'un immeuble 1900 de la rue de la Tour, dont le portail est surmonté d'une danseuse en bas-relief, quelqu'un fait crépiter le signal sonore, débloquent ainsi la porte. Une jeune femme en sort et s'arrête un moment sur le trottoir. Le lourd battant en fer forgé et en verre se referme derrière elle.

Âgée d'environ trente ans, elle est habillée avec élégance. Pendant un long moment elle reste immobile devant la porte, et ses yeux fixent le vide. Enfin elle s'en va et descend vers le carrefour.

Elle arrive à la station de taxis. S'étant approchée de la première voiture dans la file, elle monte, et le véhicule démarre, fondant dans la circulation du début d'après-midi.

Le taxi s'arrête sur le boulevard Raspail, devant l'entrée de l'hôtel Lutetia, et la passagère descend. Tandis qu'elle regarde sa montre, un homme se présente devant elle, comme s'il allait lui adresser la parole. Cette éventualité la tire de son état intérieur.

— Excusez-moi! lui dit l'homme, je vous ai fait peur.

Mais je me suis trompé : je vous ai prise pour une autre.

La jeune femme esquisse un sourire.

— Je suis confus.

Il fait encore un geste exprimant son désarroi, et repart d'un pas rapide. Ayant de nouveau jeté un coup d'œil à sa montre, celle qu'il a abordée se tourne vers l'hôtel et monte les marches, puis à l'intérieur elle se dirige vers le bar.

Il n'y a pas beaucoup de monde dans la grande salle. La jeune femme s'assied dans un fauteuil rouge, et lève les yeux vers le plafond. Une tristesse, à moins que ce ne soit une peur, passe dans son regard.

Elle reste ainsi un moment. Un serveur l'aborde, mais elle lui dit qu'elle attend quelqu'un. Enfin, une femme de son âge s'arrête devant elle et dit :

— Bonjour, Adrienne. Suis-je en retard ?

— Mais non, Hélène.

Adrienne se lève, les deux jeunes femmes s'embrasent, puis elles s'asseyent. Hélène dit :

— Tu n'as pas l'air bien.

— Si, si.

— Ne m'as-tu pas dit que tu avais rendez-vous chez le médecin ?

— J'en reviens. Mais tout va bien.

Elles boivent du thé, et Adrienne a l'air plus détendue. Hélène dit :

— J'ai reçu un mot électronique d'Isadora. Elle revient d'un voyage avec son mari.

— Je sais.

— Je ne l'aurais jamais vue mariée.

Les deux jeunes femmes sourient.

— Et moi, demande Adrienne, m’imaginai-tu mariée ?

— Oui, mais...

— Mais pas avec quelqu’un comme Émile ?

— Il est très bien, Émile. Mais ton milieu était tellement différent...

— Il fallait justement que je m’en détache.

— As-tu réussi ?

— J’ai épousé quelqu’un que j’aimais. C’était déjà une entorse à la tradition familiale.

Hélène sourit.

Les deux jeunes femmes sortent de l’hôtel, descendent les marches, et s’embrassent. Puis Hélène s’en va vers la rue du Cherche-Midi, tandis qu’Adrienne part dans l’autre sens, suit la rue du Four, et traverse la rue de Rennes. Arrivée dans la rue du Vieux-Colombier, elle entre dans la boutique Zada, où une jolie jeune femme d’origine africaine, à l’allure soignée, vient aussitôt à sa rencontre.

— Puis-je vous aider, madame ?

— J’ai envie d’acheter quelque chose.

— Quel genre ?

— Disons un accessoire.

— Un sac ? Des bas ? Un foulard ?

— Un foulard.

— Nous en avons ici en soie qui sont très jolis.

— Je prendrai celui-là.

— Le rouge ?

— Oui.

— C’est un très bon choix. Dans un goût plutôt anglais.

Personne ne fait des articles plus délicats que les Anglais... Voulez-vous voir autre chose?

— Non, merci.

Elle règle l'achat avec sa carte de crédit, puis elle ressort de la boutique et continue à marcher.

Adrienne est entrée dans l'église Saint-Sulpice. Elle se dirige vers la chapelle de la Vierge au fond du chœur, où plusieurs personnes sont en prière. S'abaissant sur un prie-Dieu, elle lève le regard vers la statue de Notre-Dame.

Elle est restée ainsi un certain temps. Autour d'elle se trouvent toujours les mêmes personnes. Enfin elle se met debout, fait un signe de croix, puis, ramassant son sac à main et celui, en papier glacé, portant la griffe Zada, elle sort de l'église.

Au service de cancérologie de l'hôpital Paul-Brousse de Villejuif, dans un renforcement de couloir, sont assis un homme et une femme d'une quarantaine d'années, avec un garçon qui doit avoir douze ans. Ils sont silencieux, et les adultes, qui ont les traits tirés, regardent de temps en temps leur montre. Enfin la femme dit :

— Le professeur nous a prévenus que ce serait long.

— Oui, répond l'homme.

— Peut-être que c'est bon signe que ça dure.

— Il faut l'espérer.

La femme regarde le jeune garçon et dit :

— À quoi penses-tu, Grégory?

— À Sylvain.

— Nous pensons tous à lui.

— Pourquoi doit-on l'opérer s'il allait mieux?

— Parce qu'il a recommencé à aller mal, lui répond l'homme.

— Mais il va guérir, insiste la femme. Le docteur Épinose l'a dit. C'est pourquoi on l'opère.

Ils retombent dans le silence. De temps en temps quelqu'un passe dans le couloir, mais les trois personnes, enfermées dans leur attente, ne lèvent pas la tête pour voir de qui il s'agit. Enfin des pas lents, venant du bout de l'étage, attirent leur attention, et tous, ils regardent intensément de ce côté-là, où apparaît un homme que sa tenue blanche et surtout sa façon d'occuper l'espace désignent comme un médecin.

Il s'arrête, face aux trois regards. L'un après l'autre, il les rencontre. Enfin il parle :

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

D'un mouvement commun les trois membres de la famille se lèvent, les yeux toujours fixés sur le médecin.

— Dites, articule le père.

— Sylvain a été trop affaibli par la maladie.

— C'est-à-dire? demande la mère.

Le médecin hésite un instant, puis il répond :

— Nous l'avons perdu.

Cette phrase est suivie d'un immense vide. Enfin la mère arrive à dire :

— Je veux le voir.

— Pas tout de suite, madame.

— Si!

— N'oubliez pas qu'on était en train de l'opérer.

Elle part d'une allure décidée. Avant de lui emboîter le pas, le père dit à son fils :

— Reste ici, Grégory.

Le garçon suit du regard ses parents, qui disparaissent

dans le couloir. Lui et le médecin demeurent immobiles. Soudain, au milieu du silence des murs blancs, s'élève, dans un cri déchirant, la voix de la mère.

Cet éclat de douleur enveloppe le docteur et le fils cadet. Tout d'un coup, les yeux remplis de terreur, l'adolescent se met à sangloter. L'homme le contemple un instant, puis, s'approchant de lui, il le prend dans ses bras.

Le docteur Épinose attend dans le couloir devant le bureau de son supérieur. Il sort son téléphone portatif, appuie sur un numéro de son répertoire, et se trouve en contact avec un répondeur. Il raccroche, appelle un autre numéro, avec le même résultat, mais là il laisse un message :

— C'est Émile. J'ai eu une journée difficile, et je rentrerai un peu en retard. Je t'embrasse.

Il raccroche et range son appareil. Le professeur arrive, ouvre la porte, et fait entrer son collègue. Ils s'asseyent, de part et d'autre du bureau. Voyant la mine défaite du plus jeune, l'autre lui dit :

— À l'hôpital des patients meurent. Il faut que vous vous y habituiez.

— Mais je soutiens ces gens depuis un an. On leur a donné de l'espoir...

— Par moments l'espoir était justifié.

— Je me sentais tellement démuné.

— Vous l'étiez. Vous n'y pouviez rien.

— La médecine protège et prolonge la vie...

— Oui.

— Mais que propose-t-elle face à la mort?

— Il ne faut pas se poser ce genre de question.

- C'est la question la plus essentielle.
- Cette histoire vous a trop affecté. Je vais vous faire remplacer jusqu'à jeudi matin.
- Je n'aime pas les ponts.
- Ce ne sera pas un pont, mais des journées sabbatiques. Allez quelque part. Prenez de petites vacances.
- Je verrai.
- En tout cas, je ne veux pas vous voir avant jeudi matin.

En sortant de l'hôpital, Émile prend son portatif et appelle un numéro enregistré. Dès que le répondeur se déclenche, il raccroche sans attendre la fin de l'annonce. Puis il descend dans le métro.

C'est seulement la deuxième station de la ligne, mais quand la rame arrive, elle est pleine, et le jeune médecin reste debout. Le train part, et à l'arrêt suivant le nombre de personnes dans le wagon double. Émile se trouve pressé de tous les côtés contre des corps vivants, dont il peut sentir l'haleine, et dont la chaleur fait monter la température.

Dans son oreille droite il entend des basses répétitives. Juste devant lui, avec leurs visages qui touchent presque le sien, un couple s'embrasse. Par-dessus l'épaule d'un être dont il n'aperçoit pas le visage, il contemple un petit enfant, prisonnier d'une poussette et d'un rideau de jambes, qui hurle de rage ou de peur.

Émile descend Place-d'Italie, parcourt les couloirs de correspondance, et attend de nouveau sur le quai. Il doit laisser passer deux rames avant de pouvoir pénétrer dans une troisième, en comprimant vers le fond les corps qui s'y trouvent. À Denfert-Rochereau il abandonne le

réseau du métro pour monter dans un wagon bondé du RER.

Ayant enfin refait surface à Port-Royal, il se dirige vers l'extrémité du Petit-Luxembourg, où il s'arrête et prend son téléphone. Appuyant sur les touches, il appelle un numéro de son répertoire. L'annonce enregistrée qui se met en marche est la même qu'il a entendue en sortant de l'hôpital, mais cette fois-ci il attend le signal sonore et parle.

— Bonsoir, Adrienne. Je suis descendu à Port-Royal, pour traverser le Luxembourg. Je te signale qu'on m'a accordé un pont de cinq jours. On pourrait peut-être faire quelque chose. À tout de suite.

Il entre dans le jardin, et contournant la fontaine des Quatre-Continents, il s'arrête un instant devant la perspective sur le palais du Luxembourg et la butte Montmartre, puis il emprunte une des voies latérales. S'étant pris les pieds dans le ballon d'un groupe d'enfants qui jouent en travers de l'allée de terre battue, il se penche pour le ramasser, puis il le lance au jeune garçon qui vient le récupérer. À l'instant où leurs regards se rencontrent, le visage d'Émile semble traduire un mouvement intérieur de tristesse.

Ayant traversé la rue Michelet, il parcourt la suite de la même allée, puis, ayant franchi la voie dont le nom immortalise le fondateur du positivisme logique, il pénètre dans le grand jardin, encore ouvert. Sur la terrasse surplombant le bassin il s'arrête, et pose ses mains sur le haut de la balustrade. Une lumière douce remplit et rend visible le vaste espace ovale derrière le palais, où les gens restent tranquillement assis, ou se déplacent avec un grand calme.

Les traits d'Émile se détendent. Son regard semble embrasser en même temps cette scène paisible et un territoire intérieur. Mais il est tiré de cet état par les sifflets des mal nommés gardiens de la paix, qui se font entendre simultanément à plusieurs endroits du jardin, pour en annoncer la fermeture.

Le jeune médecin s'éloigne de la balustrade, et, sans descendre de la terrasse, il se dirige vers la sortie derrière l'Odéon.

Dans la rue de Médicis, Émile s'approche de la porte cochère d'un des immeubles haussmanniens, compose le code, et entre. Il allume la minuterie dans le vestibule, ouvre une boîte aux lettres, et constate que le courrier a déjà été relevé. Alors il fait le code de la seconde porte, s'enferme dans le petit ascenseur qui attend au rez-de-chaussée, et monte au quatrième.

Utilisant sa clef, il pénètre dans l'unique appartement qui se trouve à l'étage, allume dans le couloir, et passe au salon, encore éclairé par le jour finissant. À travers la fenêtre, et par-delà les plantes du balcon, il contemple face à lui le jardin qu'il vient de traverser. Puis il entre dans la salle à manger, où arrive la même lumière du sud.

Au milieu de la table, immédiatement visible, se trouve un téléphone portatif.

— Elle l'a oublié, dit Émile à haute voix.

Il prend l'objet, l'examine, puis le pose exactement à l'endroit où il l'a trouvé. Repassant dans le couloir, il entre dans une chambre. Soudain il s'arrête, frappé par ce qu'il voit sur le lit.

Plusieurs vêtements de femme s'y trouvent : un chandail, plié, comme si on l'avait sorti d'un tiroir, un tailleur, encore dans l'emballage en plastique du teinturier, et des chemisiers encore sur le cintre sur lequel ils avaient été suspendus. Au bout d'un instant Émile va ouvrir la penderie, et y constate plusieurs espaces vides. Repassant dans le couloir, il ouvre la porte du débarras, et examine les valises qui y sont entreposées. Puis il sort de sa poche un carnet, avec son téléphone, et compose un numéro.

— Allô, Hélène?

Après s'être identifié, et avoir posé les habituelles questions de politesse, il dit :

— N'avais-tu pas rendez-vous avec Adrienne cet après-midi?

— Si.

— Elle n'avait pas de problème?

— Non. Pourquoi?

— Je m'inquiétais un peu parce qu'elle n'est pas encore rentrée.

— Elle était un peu tendue. Mais elle m'a dit qu'il n'y avait rien de grave.

— Tant mieux. Elle ne t'a pas dit ce qu'elle faisait après votre rendez-vous?

— Non, pas du tout.

— Merci. Bonne soirée.

Après avoir raccroché, Émile appelle un autre numéro, qui, lui, se trouve dans son répertoire.

— Allô? Hervé? C'est Émile.

— Comment ça va?

— Aurais-tu un moment ce soir?

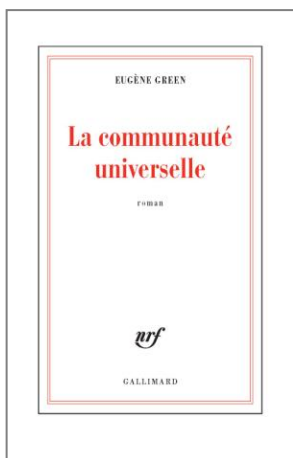
— Éventuellement.

— J'aurais aimé te parler.

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 1^{er} avril 2011.
Dépôt légal : avril 2011.
Numéro d'imprimeur : 78611.*

ISBN 978-2-07-013321-5/Imprimé en France.

181880



La communauté universelle Eugène Green

Cette édition électronique du livre
La communauté universelle d'Eugène Green
a été réalisée le 17 mai 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070133215).

Code Sodis : N48863 - ISBN : 9782072441493.

Numéro d'édition : 181880.